

Clash

Un film de Mohamed Diab



Date de sortie: le 14 septembre 2016

Film d'ouverture «Un certain regard», Cannes 2016

Egypte/France 2016, 1h37, couleur, DCP, 1.85, langue: arabe

Distribution: cineworx gmbh · +41 61 261 63 70 · info@cineworx.ch · www.cineworx.ch

Presse: Eric Bouzigon · eric@bouzigon.ch · +41 79 320 63 82

Table des matières

Liste technique	3
Liste artistique	4
Synopsis	5
Entretien avec le réalisateur	6
Biographie de Mohamed Diab	9
Biographie Nelly Karim	11
Presse	12

2011 La Révolution égyptienne met fin à 30 ans de présidence.

2012 Le nouveau président élu (Mohamed Morsi) est un membre du Parti islamiste, les Frères musulmans.

2013 Des millions d'Égyptiens se révoltent contre le nouveau président lors des plus grandes manifestations de l'histoire de l'Égypte.

Les jours qui suivent sont le théâtre de sanglants affrontements entre les Frères musulmans et les partisans de l'armée dans toute l'Égypte.

Ce film se passe un jour, durant ces semaines.

Liste technique

Réalisation	Mohamed Diab
Scénario	Khaled Diab & Mohamed Diab
Directrice artistique	Hend Haidar
Production artistique	Sarah Goher
Image	Ahmed Gabr
Montage	Ahmed Hafez
Son	Ahmed Adnan
Musique	Khaled Dagher
Produit par	Mohamed Hefzy, Eric Lagesse, M.W. Zackie
Coproduit par	Olivier Père, Rémi Burah, Nicole Gerhards
Producteurs délégués	Jamal Al Dabbous, Daniel Ziskind
Une coproduction	Film Clinic (Egypte) Sampek Productions (France) Emc Pictures (Emirats Arabes Unis) Arte France Cinéma (France) Niko Films (Allemagne)
Avec la participation de	Arte France Aide aux Cinémas du Monde – Centre National du Cinéma et de l'Image Animée Ministère des Affaires Etrangères et du Développement International – Institut français



Liste artistique

Nelly Karim	Nagwa
Hany Adel	Adam
Tarek Abdel Aziz	Hossam
Ahmed Malek	Mans
Ahmed Dash	Fares
Husni Sheta	Fisho
Aly Eltayeb	Huzaifa
Amr El Kady	M. Hashem
Mohamed Abd El Azim	Radwan
Gameel Barsoum	Salah
Ashraf Hamdy	Omar
Mohamed Tarek	Hussein
Ahmed Abdel Hameed	Awad
Waleed Abdel Ghany	Nader
Mai El Ghaity	Aisha
Mohamed El Sebaey	Zein
Mohamed Abu Elsoa'ud	Abdel Hamid
Mohamed Salah	M. Hashem
Mohamed Radwan	Badr
Mohamed El Souisy	Eweis



Synopsis

Le Caire, été 2013, deux ans après la révolution égyptienne. Au lendemain de la destitution du président islamiste Morsi, un jour de violentes émeutes, des dizaines de manifestants aux convictions politiques et religieuses divergentes sont embarqués dans un fourgon de police. Dans cette fourgonnette étroite des journalistes, des sympathisants des frères musulmans, des modérés, un chrétien et des femmes sont forcés de coexister. Sauront-ils surmonter leurs désaccords pour s'en sortir?

«Clash», deuxième long métrage du réalisateur Mohamed Diab («Les femmes du bus 678»), aborde cette période post-révolutionnaire à travers un thriller palpitant.



Entretien avec le réalisateur

Comment est née l'idée de CLASH?

«Les Femmes du bus 678» est sorti en Egypte quelques semaines avant la révolution de 2011. J'ai participé au mouvement et j'ai très vite eu envie de lui consacrer un film. Mais pendant ces cinq dernières années, les choses ont évolué si vite qu'elles rendaient chaque idée obsolète avant même qu'on ait commencé à écrire. C'est après les événements de 2013 que mon frère Khaled et moi avons évoqué l'idée de CLASH. Nous nous sommes mis au travail en nous renvoyant la balle, avec la certitude que c'était la meilleure histoire pour parler de l'Egypte de 2013 et de celle d'aujourd'hui. Les forces en présence, et en conflit, étaient les mêmes: les révolutionnaires, les Frères musulmans, et l'armée. Ironiquement, le seul sujet qu'on a pu trouver sur la révolution, c'est son échec.

Quel a été votre rôle en 2011 pendant la révolution?

J'ai utilisé ma notoriété alors toute récente. «Les Femmes du bus 678» venait de sortir, on m'avait vu à la télévision, les gens me reconnaissaient. Aujourd'hui en Egypte, on me connaît plus comme activiste que comme cinéaste! Je n'ai pas été un des idéologues du mouvement, plutôt un de ses promoteurs. J'ai mis de côté mon métier de cinéaste pour me battre, aux côtés du peuple égyptien, pour la démocratie. J'ai senti que c'était mon devoir. J'ai toujours pensé que je reprendrais le cinéma quand les choses seraient stabilisées, et, comme beaucoup, j'ai cru qu'elles l'étaient au moment de l'élection présidentielle de 2012. Mais, hélas, tout a changé depuis.

Où étiez-vous au moment où se déroule le film, quelques semaines après le départ du président Mohamed Morsi?

Au Caire. Et comme chaque Egyptien, j'ai été embarqué dans ce qui s'est passé. Tous ces événements ont eu lieu dans la rue, on y était tous confrontés, voire mêlés dès qu'on traversait la ville pour aller travailler. A l'époque, j'ai manifesté contre Morsi. Bien sûr, il a été élu démocratiquement, mais on aurait eu besoin d'un Mandela, quelqu'un qui soit au-dessus de la mêlée, qui réconcilie les Egyptiens entre eux. Mais dès la fin du premier tour, on a su que ce ne serait pas le cas: les deux candidats du second tour, étaient un pro-islamiste, Mohamed Morsi, et un ancien du régime Moubarak. On était coincés entre deux maux. Ce soir-là, j'ai littéralement pleuré.

Après une année sous la présidence de Morsi, une année où il a divisé le pays, a eu lieu la plus grosse manifestation jamais organisée en Egypte, à laquelle j'ai participé, demandant sa démission et une nouvelle élection. Mais ni lui ni les Frères musulmans n'ont bougé. Peut-être était-ce trop tard... De toute manière, il a finalement été renversé par l'armée.

CLASH montre ce qui s'est passé après sa destitution, les manifestations qui ont embrasé Le Caire, et les victimes qu'elles ont faites. Mais il faut être très prudent avec les mots, car l'Egypte est aujourd'hui divisée de façon manichéenne. Par exemple, si vous employez le terme de «coup d'Etat» pour décrire la destitution de Morsi, vous serez immédiatement considéré comme un pro-Frères musulmans. De même, si vous vous y référez en termes de «Révolution», ce mot vous propulsera dans le camp des militaires. Je voudrais que l'on voie mon film sans se demander sans cesse dans quel camp je suis. Ce n'est pas un film sur la politique, c'est un film sur l'humain.

Comment avez-vous choisi les personnages qui allaient peupler votre histoire?

Nous y avons passé beaucoup de temps, mon frère et moi. Nous avons écrit treize versions du scénario. Nous avons pensé à des gens que nous connaissions et à des Egyptiens lambda. Nous voulions mélanger plusieurs visages de l'Egypte. Mais il ne s'agit pas pour autant d'un

«panel» au sens sociologique: la proportion entre les Révolutionnaires et les Frères musulmans est moins équilibrée dans la vraie vie... Les premiers personnages sont évidemment le journaliste et son photographe. Le premier est inspiré de Mohamed Fahmy, un journaliste égypto-canadien qui travaillait pour Al-Jazeera et qui a passé un an et demi en prison, avant d'attaquer la chaîne qui l'avait laissé tomber. Dans le film, il est devenu égypto-américain, c'était une manière de parler de la xénophobie de plus en plus forte en Egypte, de la théorie du complot étranger qui devient permanente.

Zein, le photographe, est inspiré de Mahmoud Abou Zied, dit Shawkan, qui couvrait les manifs pour un journal égyptien et qui est en prison depuis presque trois ans maintenant. Shawkan était du côté de la Révolution, mais dans ces jours-là, tout le monde pouvait se faire arrêter, et a fortiori les journalistes que chaque camp considérait comme des traîtres. D'une certaine façon ces deux-là me représentent: moi aussi je fais des images et moi aussi je suis claustrophobe.

Parlez-nous du groupe des opposants aux Frères musulmans...

Ces gens sont dans les rues pour des raisons diverses et sont, au fond, arrêtés par erreur. Il y a la petite famille: les parents et leur ado. Elle, est infirmière, elle n'en peut plus du chaos ambiant. Son mari doit être fonctionnaire. Ils appartiennent à la classe moyenne. Il y a les deux jeunes: l'un d'entre eux n'est pas politisé, mais il a suivi son copain. Il y a aussi le SDF en colère parce que son chien est mort... Ce personnage est représentatif de ce que je cherche à montrer: vous verriez ce type dans la rue, vous penseriez que c'est un caïd. Mais la tristesse de la mort de son chien le rend humain. Voilà, c'est le sujet de mon film: vous ne connaissez pas quelqu'un tant que vous ne le connaissez pas vraiment bien.

Parmi les Frères musulmans, il y a les membres et les sympathisants...

Oui, on ne connaît pas exactement le nombre de leurs membres en Egypte, d'autant qu'aujourd'hui le mouvement est poursuivi et illégal. De leur côté, ils pensent être dans une forme de Résistance clandestine... J'ai essayé de bien séparer ces deux sous-groupes. Par exemple, le vieillard et la jeune fille voilée sont religieux, sympathisants, mais pas membres. Même si je suis contre l'idéologie des Frères musulmans, je tente de les décrire comme des êtres humains. Vous ne pouvez pas comprendre quelqu'un si vous ne le traitez pas en être humain. Dans le film, vous voyez l'effondrement du mouvement, les affrontements entre les jeunes et les plus âgés, et comment tout repose maintenant sur la violence comme une forme de représailles. Mieux comprendre les Frères musulmans et ce par quoi ils sont passés est essentiel pour saisir les racines de l'extrémisme.

Quel est le lien entre les Frères musulmans et l'Etat Islamiste?

La réponse est dans le film: l'exposition à la brutalité pousse certains des personnages à envisager de rejoindre les extrémistes en Syrie. A l'échelle de l'Egypte, c'est ce qui se passe: le mouvement s'effondre, beaucoup de jeunes quittent l'organisation pour l'Etat Islamiste. Si Had Badr, le salafiste, avait mentionné la Syrie dans le fourgon, au début du film, personne ne l'aurait écouté. Mais après les violences subies, après que l'un ait perdu son père et l'autre son enfant, il devient plus facile pour les extrémistes de recruter.

Pourquoi ne pas avoir montré les Frères musulmans en train de prier...

Il y avait une séquence assez drôle que j'ai coupée, où plus personne dans le fourgon ne savait où se situe La Mecque et tous priaient dans des directions différentes. Mais si je montrais les Frères en train de prier, on m'aurait dit: «Ah, les vrais croyants, ce sont donc eux!» Je sais que chaque scène de CLASH va être analysée, scrutée, interprétée. J'ai tenté de me débarrasser des controverses les moins importantes.

Parlez-nous du processus de fabrication du film.

C'était un film techniquement difficile à faire. Un an avant le tournage, on a construit une réplique du fourgon en bois qu'on a installée dans un appartement. On y a répété pendant plusieurs mois, avec les acteurs, qui nous ont aidés à peaufiner les personnages. On a commencé par improviser et l'écriture s'est affinée peu à peu. Et puis on a filmé ces répétitions: c'était comme tourner le film une première fois, ça nous a donné une sorte de story-board «live». Parallèlement, on a fabriqué le fourgon du film, copie conforme de ceux de la police. On pouvait vraiment le conduire... Le film a été tourné dans huit mètres carré, en 26 jours, avec tous les acteurs présents en permanence.

Les scènes d'actions sont impressionnantes...

La première a été faite en deux jours, avec 500 figurants, en studio. C'était l'enfer, notamment parce qu'en Egypte on n'a pas de culture de la cascade. Le coordinateur des effets spéciaux me disait: «ça fait vrai, parce que c'est vrai». Les figurants se battaient vraiment entre eux, certains ont été blessés. La scène du pont a été tournée dans la ville: c'est un grand échangeur, l'une des autoroutes les plus encombrées du Caire. Le tournage a créé une immense pagaille, parce que les gens pensaient qu'il s'agissait d'une nouvelle manifestation et rebroussaient chemin. Aujourd'hui, dans les rues, dès que les gens voient un rassemblement, ils pensent que c'est une manif et ils ont peur! On a tourné douze heures d'affilée, avec une équipe passionnée. Je suppose qu'on a été infiltré par les deux camps, Frères musulmans et police, chaque camp pensant que l'autre nous soutenait. Faire ce film dans une contrainte de temps extrême m'a permis de développer un talent peu ordinaire qui consistait à donner des ordres au micro, au moment pile où les personnages n'avaient pas de dialogues!

Il y a une forte émotion dans le plan du «sniper» qu'on finit par tuer: le sentiment d'un gâchis humain...

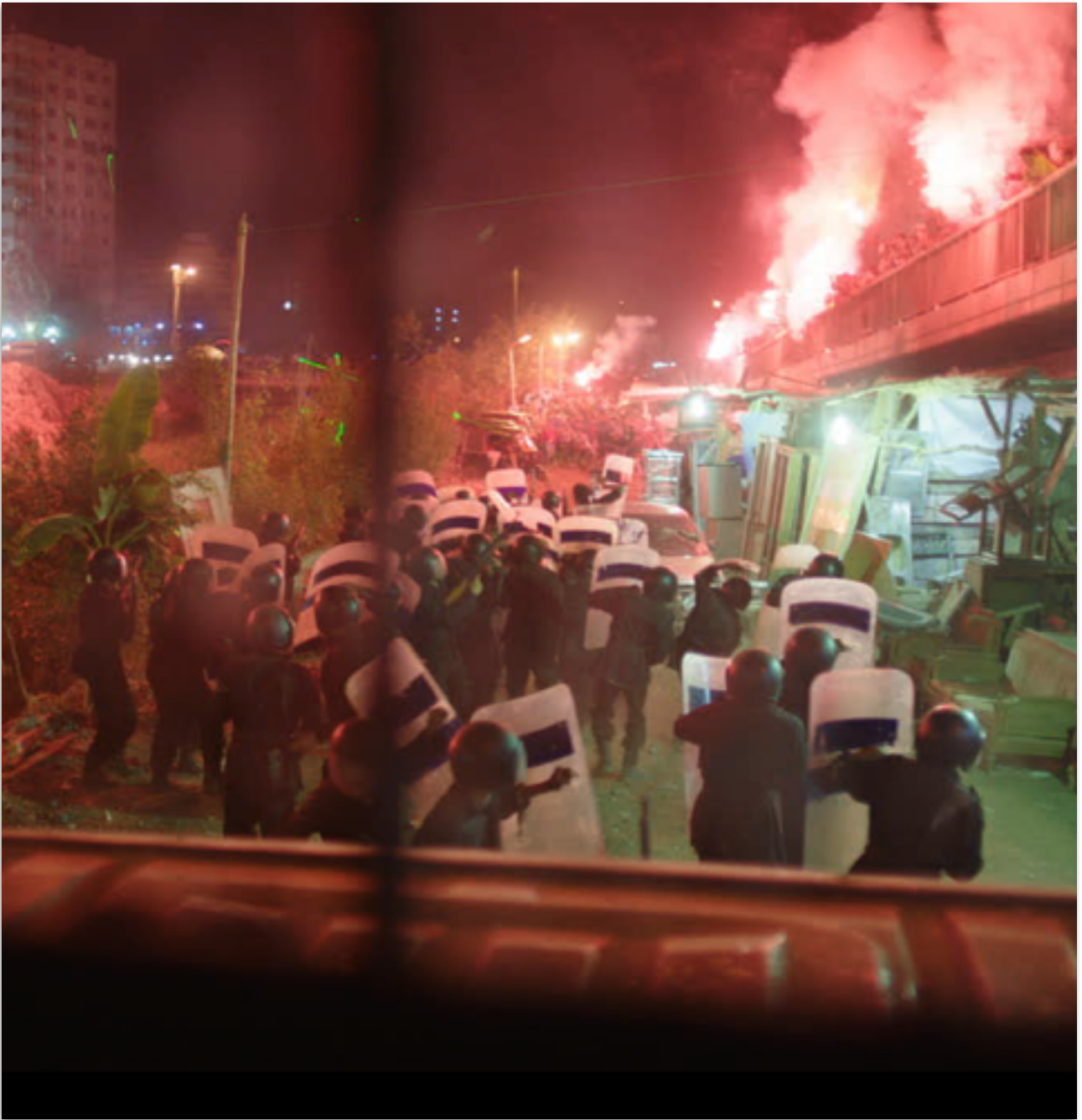
Le film cherche à éviter les réponses faciles. Cette scène débute dans l'émotion des soldats qui perdent l'un de leurs collègues puis continue avec le tueur mort, étendu sur le sol. C'est à vous de décider de ce que vous ressentez face à cela. Dans cette scène, on voit comment quelqu'un peut devenir un tueur, et comment un officier de police peut devenir aussi violent. Je suis bien sûr opposé à toute forme de violence, mais je comprends le cercle vicieux de la violence.

Comment faut-il comprendre la fin?

Le fourgon est pris dans une manifestation chaotique. Ni les personnages, ni les spectateurs ne peuvent dire dans quel camp se situent les manifestants. L'ironie, c'est que les détenus se battent depuis le début pour sortir du fourgon et que là, face à la folie meurtrière, ils se retrouvent à s'entraider pour rester à l'intérieur. Est-ce qu'ils vont mourir? Je ne sais pas. Le pronostic n'est certes pas très bon, mais c'est assez proche de notre situation en Egypte.

Que voulez-vous dire au peuple égyptien?

Plusieurs choses, mais la plus claire c'est que si l'on continue comme ça, on ne s'en sortira pas... Mais je continue de rêver au jour où quelqu'un issu de la Révolution, qui ne représenterait ni la loi islamiste, ni la loi martiale, pourra gouverner en Egypte.



Biographie de Mohamed Diab

Mohamed Diab est un scénariste et réalisateur égyptien aux multiples récompenses. Son travail met souvent le doigt sur les problèmes de la société égyptienne.

Il est connu pour son premier film «Les femmes du bus 678» («Cairo 678»), sorti en Egypte un mois avant la Révolution et qui raconte le combat de trois femmes au Caire contre le machisme et le harcèlement sexuel.

Mohamed Diab a écrit le scénario du blockbuster égyptien «El Gezira» («The Island»), considéré comme le plus gros succès du box-office de tous les temps en Egypte et dans le monde arabe. Le film raconte la tyrannie de caïds de la drogue dans une île de la Haute Egypte. «El Gezira» a représenté l'Egypte aux Oscars en 2007.

Dans son pays, Mohamed Diab est aussi connu pour son implication et ses activités lors de la Révolution égyptienne de 2011 pour laquelle il a été récompensé d'un «Webby Award». Son rôle dans la Révolution a été chroniqué dans le best-seller «Rising from Tahrir».

Après la Révolution, Mohamed Diab a souhaité faire un film à ce sujet. Pendant 4 ans, il a développé CLASH (ESHTEBAK), son deuxième film qui devait initialement être un film sur l'essor de la Révolution mais qui a finalement été un film qui en capte l'échec. CLASH (ESHTEBAK) a été sélectionné en Ouverture de la section Un Certain Regard au Festival de Cannes 2016.

FILMOGRAPHIE (comme scénariste)

- 2016 CLASH co-écrit avec Khalid Diab
- 2014 EL GEZIRA 2 (THE ISLAND 2) co-écrit avec Khalid Diab et Sherine Diab
- 2014 DECOR co-écrit avec Sherine Diab
- 2010 LES FEMMES DU BUS 678
- 2009 ALF MABROUK (CONGRATULATIONS) co-écrit avec Khalid Diab
- 2009 BADAL FA'ED
- 2007 EL GEZIRA (THE ISLAND)
- 2007 AHLAM HAKEKEYA

FILMOGRAPHIE (comme réalisateur)

- 2016 CLASH co-écrit avec Khalid Diab
- 2010 LES FEMMES DU BUS 678

Biographie Nelly Karim

«Nelly Karim est aujourd'hui la plus grande star en Egypte. Elle m'a fait confiance. Elle a voulu être dans CLASH bien que ce soit un film choral, parce que, comme les autres acteurs, elle croyait au message du film. Elle a pris des risques comme tous ceux qui ont participé à ce film.»

Mohamed Diab

Née le 18 décembre 1974 à Alexandrie d'un père égyptien et d'une mère russe, Nelly Karim a commencé par être danseuse classique, formée à l'Académie des arts du Caire, avant de devenir mannequin et comédienne. Elle a joué dans environ vingt-cinq films et séries télé, notamment «Alexandrie... New York», l'avant-dernier film de Youssef Chahine (2004). Elle a été sacrée meilleure actrice au Festival International du Caire en 2004 pour le film «Mon âme sœur», de Khaled Youssef. Elle est l'une des héroïnes des «Femmes du bus 678», de Mohamed Diab (2012) et a reçu, avec les co-interprètes du film, Bushra et Hajed El Sebai, le Grand Prix du Jury des Asian Pacific Screen Awards en 2011.



Presse

C'est seulement le deuxième film de Diab et son savoir-faire est déjà époustouflant.

THE GUARDIAN

Toujours sur la crête, ce formidable film, aux deux sens du terme (effrayant et impressionnant) est aussi une leçon de cinéma: axes de caméra, lumières changeantes, choix des cadres, posés ou mouvementés, dialogues, rebondissements permanents, atmosphère hystérique, direction et jeu des acteurs, épaisseur des heures, espoirs et abattements. CLASH qui ouvrait jeudi soir la compétition d'Un certain regard, apporte la confirmation que Mohamed Diab est un metteur en scène à suivre dans les années à venir.

LA CROIX

CLASH, film hautement cinématographique, utilise avec imagination la caméra à l'épaule dans un espace confiné - miroir d'une société sans marge de manœuvre.

SCREEN

Le film est formidable de vitalité, d'énergie, de vie.

GALA

Un travail de photographie somptueux et une superbe réalisation qui porte un message sidérant sur le chaos et la cruauté.

VARIETY

Un film choc, qui tient en haleine d'un bout à l'autre.

JEUNE AFRIQUE

Un film incroyablement intense.

FILMZEIT.DE